L’ANGE ROUGE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

NEDIM GÜRSEL

L'ANGE ROUGE

roman

TRADUIT DU TURC
PAR JEAN DESCAT

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

Titre original : *Şeytan, Melek ve Komünist*
Éditeur original : Doğan Kitap, Istanbul
© Nedim Gürsel, 2011
ISBN original 978-605-111-972-4

ISBN 978-2-02-109146-5

© Éditions du Seuil, septembre 2012, sauf pour la langue turque

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Nâzım Hikmet,
annonciateur de « beaux jours »
qui ne sont jamais venus

Triste dans sa barbiche en pointe
le diable écoutait
et le mensonge jetait une indescriptible douleur
dans sa tête sagace de révolté.

Nâzım Hikmet

Qui peut prétendre qu'il connaît son vrai père ?

James Joyce

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Dans ce roman, hormis Nâzım Hikmet et les personnages historiques, tout est fiction.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Berlin

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu Berlin si désert, si entièrement enfoui sous la neige. Quand l'avion a commencé à descendre vers l'aéroport de Tegel, la première chose que j'ai vue, c'est un tapis blanc qui s'étalait à l'infini. Le ciel nuageux, couleur d'argent, commençait à s'assombrir ; le soleil était invisible. Dans cette clarté d'agonie terne et sans éclat, le monde semblait tout dépeuplé, irréel comme un conte ancien. Ensuite, j'ai peu à peu distingué les lacs gelés, les arbres surgissant de la neige et les toits blancs. Et bien sûr la tour de la télévision rougeoyant dans le crépuscule. La première fois que je suis venu, j'ai appris que les Allemands de l'Ouest appelaient ce symbole de Berlin-Est l'« Asperge ». À cette époque-là il y avait le Mur, la ville était coupée en deux comme une pastèque de Diyarbakır, et cette tour, qui faisait la fierté des habitants de la partie orientale, est peut-être le seul souvenir de ce temps qui me fasse un peu rêver. Je me disais qu'il fallait absolument que je monte un jour là-haut, que j'aille m'y percher, par défi, tel un oiseau migrateur et que je regarde la ville et le mur étendus à mes pieds.

Parfois, quand le temps était plus clair, quand le soleil brillait, une croix de lumière apparaissait sur les vitres du

petit restaurant tournant. Comme si Dieu prenait sa revanche sur le communisme. Erich Honecker avait fermé toutes les églises de Berlin-Est, mais il ne pouvait pas empêcher ces jeux de lumière. Il me serait facile, maintenant, de grimper au sommet de cette « Asperge » et de contempler Kreuzberg et ses ruelles où se promènent mes compatriotes, les toits de Charlottenburg, les lacs et les forêts, le clocher en ruine de Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche, qui rappelle la guerre et devant lequel, jadis, je passais tous les jours.

Je m'étais, certes, familiarisé avec ces mots interminables attachés les uns aux autres à la manière des voitures des tramways de l'Est, avec les sons fermes et les inflexions rigides de ce beau parler, mais je ne savais pas la langue de Goethe. Ce qui m'intéressait alors, c'était le poète Nâzım Hikmet, sur lequel j'écrivais un livre.

Cette fois, en descendant de l'avion, je n'ai pas pris l'autobus 109. J'ai sauté dans un taxi en donnant l'adresse de mon hôtel. Nous avons traversé l'épaisse futaie de Volkspark. Le Hohenzollernkanal était pris par la glace. Il s'étirait vers la ville, large, blanc, uniforme. La neige recouvrait la chaussée autant que les trottoirs. Nous avancions très lentement. Or j'étais pressé, je voulais être à l'heure à mon rendez-vous. J'ai essayé en balbutiant de dire au chauffeur de rouler plus vite, mais cela n'a pas paru l'émouvoir. Mes propos devaient être inintelligibles. L'allemand me plaisait beaucoup, il avait fait ma conquête du temps où je séjournais ici, mais je ne l'avais pas appris. Je n'en avais ni le temps ni d'ailleurs le désir. La seule chose qui m'intéressait n'était pas la « révolution », comme on disait à l'époque, mais la recherche. Longtemps,

Extrait de la publication

très longtemps, je suis resté immergé dans l'univers de Nâzım Hikmet. Il m'a fallu de nombreuses années pour me débarrasser de son influence.

Tandis que nous quittions la Kaiser-Friedrichstrasse pour nous engager dans les rues étroites de Charlottenburg, le taxi a considérablement réduit l'allure. On se serait cru dans un film en noir et blanc tourné au ralenti. On avait l'impression d'avancer mais on restait pour ainsi dire sur place. Je commençais à perdre patience. Les voitures stationnées le long de la rue étaient enfouies sous la neige. Cafés et restaurants étaient ouverts mais complètement déserts. Des lumières blafardes brûlaient derrière les vitres embuées. Un autobus vide nous a dépassés sans bruit. Même lui allait plus vite que nous. J'ai eu envie de le faire remarquer au chauffeur, mais je ne trouvais pas les mots. Et je n'avais pas le cœur de faire mes doléances en anglais. Cahin-caha, lentement mais sûrement, nous avons fini par arriver à mon hôtel de la Bleibtreustrasse. Une fois là, je me suis rendu compte que mon agitation était tout à fait déplacée.

La pendule de la réception indiquait seize heures. J'avais oublié le décalage horaire entre Istanbul et Berlin. Il restait une heure avant mon rendez-vous, une heure entière, et je ne savais pas comment la passer par ce temps de neige. J'ai déposé ma valise dans ma chambre au quatrième étage, puis je suis allé faire un tour dans la Kurfürstendamm. Les vitrines illuminées, les cafés élégants étaient toujours là, mais, à part quelques rares voitures aux roues équipées de chaînes, les rues étaient à peu près désertes. La ville semblait dépeuplée. La neige étouffait les sons. On n'entendait même pas le bruit de l'autobus à étage qui passait. Après

le vacarme et les embouteillages d'Istanbul, le calme et le silence de Berlin m'ont semblé inquiétants.

À cinq heures précises, quand je suis entré dans le café Weyers, il faisait déjà nuit. J'ai pris place à une table à gauche du bar, dans l'espace réservé aux fumeurs. Par-delà la vitre, derrière les branches dénudées, on apercevait confusément la Ludwigskirche, dans le parc enfoui sous la neige. Son clocher vert moisi et ses murs de brique aux formes indécises lui donnaient une allure spectrale. Elle avait un air étrange, mystérieux, et paraissait venir d'une autre planète. Elle me semblait très différente de l'édifice dont jadis, assis dans le parc, je contemplais au clair de lune le reflet dans l'eau stagnante du bassin, et dont je gravissais parfois l'escalier pour, non pas assister à la messe, mais observer les fidèles. Je ne trouvais pas que Berlin avait changé, mais j'avoue que je ne l'aimais guère sous la neige.

Une serveuse a allumé la bougie posée sur la table. Elle avait rassemblé ses cheveux roux en queue-de-cheval sur sa nuque et enduit ses lèvres d'un rouge couleur brique. Elle portait un chemisier blanc sous un gilet rouge, un pantalon noir ajusté et soigneusement repassé, et une cravate rouge à pois blancs était nouée autour de son cou. Ses yeux bleus faisaient penser aux yeux « étincelants » qui, comme le dit Nâzım Hikmet dans *Kuvayı Milliye*, allaient si bien à Mustafa Kemal. Ne vous formalisez pas si je cite ce poète à tout bout de champ. Je m'explique sans plus attendre : je suis venu dans la capitale de l'Allemagne réunifiée pour récupérer des documents qui le concernent. J'aurais dû vous en informer dès le début, mais la descente sur Tegel par ce temps de neige, le chemin interminable, la peur d'être en retard à

Extrait de la publication

mon rendez-vous et l'émotion (mêlée de tristesse, dois-je le dire ?) de revoir Berlin ont fait que j'ai oublié.

La serveuse est revenue et m'a demandé ce que je désirais. J'ai failli répondre : « Les documents, et que ça saute ! » Malheureusement, ce n'était pas elle qui les détenait, mais un individu qui était en retard et dont je ne connaissais même pas le nom. J'ai commandé un café et un *Korn*. Il n'y avait pas d'autre client. Au bout d'un moment, l'établissement a commencé à se remplir. Cependant la personne que j'attendais n'était toujours pas là.

Deux jours plus tôt, une voix rauque m'avait déclaré au téléphone, sans révéler son identité, qu'on détenait d'importants documents concernant Nâzım Hikmet et le parti communiste turc et que, plutôt que de les remettre à certaines institutions, on voulait les confier à un écrivain dont l'honnêteté ne faisait aucun doute. La voix, encombrée de mucosités, éraillée par l'alcool et le tabac, était celle d'un vieillard. Les mots turcs sortaient au compte-gouttes de sa bouche, comme s'il avait commencé à oublier sa langue maternelle. L'homme parlait lentement, sans faire de pause. Il ne voulait pas donner de détails dans l'appareil mais proposait de me rencontrer à Berlin le jour qui me conviendrait. Je suggérai un rendez-vous le surlendemain au café Weyers.

À présent, je regrettais de m'être précipité et d'être venu là sans même poser de questions. Pourquoi m'étais-je si vite laissé convaincre ? Sans doute parce qu'il s'agissait du grand poète auquel j'avais consacré plusieurs années de ma vie : j'espérais apprendre des choses nouvelles à son sujet. Quant au PCT, je n'en avais cure. Après tout, j'étais biographe et non historien politique.

Extrait de la publication

Je me suis dit que l'homme ne viendrait probablement pas à notre rendez-vous. Soit il voulait me tester, soit il se payait carrément ma tête. C'était peut-être même un copain qui me faisait une blague. Il s'excuserait à mon retour à Istanbul en disant : « Je n'aurais jamais pensé que tu irais jusqu'à Berlin pour les beaux yeux de Nâzım. » Et je répondrais : « Tu as raison. Qui va à la chasse deviendra gibier. »

J'ai pensé aux *Chasseurs dans la neige*, le célèbre tableau de Bruegel. Suivis par les chiens, les chasseurs avancent, les mains vides, sous un ciel de plomb, dans un paysage qui disparaît sous la neige ; ils se suivent, bredouilles, longeant une rangée de hêtres sur lesquels sont perchés des corbeaux. La scène tout entière exprime une profonde tristesse. Même si ma chasse n'avait rien de commun avec celle de Bruegel, j'avais moi aussi l'impression de rentrer bredouille. J'étais en colère, je me sentais floué. On se payait ma tête et j'avais fait tout ce voyage pour rien. On m'avait leurré. Dieu sait ce qui pouvait arriver ensuite ! Heureux encore si ce n'était qu'une mauvaise blague ! En fait, j'étais peut-être tombé dans un piège. Qui sait si on ne m'attendait pas au coin d'une rue pour me tuer ? Un cadavre gisant dans la neige, un écrivain assassiné à Berlin. Mourir dans cette ville martyrisée, maintes fois détruite et brûlée mais qui renaissait toujours de ses cendres… Chassé comme un perdreau. Mais pourquoi ? Pourquoi aurait-on voulu me tuer ? Je ne faisais de mal ni ne devais rien à personne. Je n'étais ni ancien espion ni membre d'une société secrète. Mon seul tort était, après plusieurs années d'interruption, de poursuivre la traque de Nâzım Hikmet et, repris par ma vieille passion pour le grand poète, de chercher à Berlin les traces de son passage.

Cela dit, il n'a pas laissé ici beaucoup de souvenirs. Il est venu un certain nombre de fois à Berlin-Est à l'occasion du Festival de la jeunesse, mais il a surtout séjourné à Leipzig, pour préparer les programmes de Notre Radio, organe du PCT. Il souffrait si fort du mal du pays qu'il serait volontiers allé chez le docteur Faust pour pactiser avec le diable. Il ne lui aurait demandé ni la jeunesse ni la richesse, il se serait contenté d'une heure à Istanbul. Le cœur brisé par la nostalgie, il eût été prêt à sceller ce pacte avec son propre sang. Mais la maison de Faust n'est pas là, elle est à Prague, et Nâzım n'a jamais mis les pieds à Berlin-Ouest. Il est mort à Moscou en 1963, bien avant que le Mur tombe. Et, au fond, tant mieux. Sinon il aurait vu s'écrouler la cause à laquelle il a voué sa vie et pour laquelle il a été emprisonné. Il en serait peut-être mort de chagrin. N'a-t-il pas dit, alors qu'entre 1938 et 1950 il était enfermé dans la prison de Bursa, que la vie de l'homme est d'une durée excessive mais qu'elle est plus courte que celle du corbeau ? Certes, dans sa jeunesse, il n'a pas vu Lénine, mais il a monté la garde auprès de sa tombe. Du moins, il n'a pas été écrasé par la chute des idoles. Il a fièrement écrit : « Ils ont voulu me chasser de mon parti / Mais ça n'a pas marché. »

Je l'imaginais, à l'âge de dix-neuf ans, un après-midi, à Moscou, sous la neige, du côté de la place Pouchkine. La nuit tombait et les réverbères n'étaient pas encore allumés. C'étaient les années de disette. Venu par le train Batoum-Moscou, il avait traversé des régions où sévissait la famine et, en découvrant qu'il régnait en Russie une misère plus grande que celle qu'il avait connue en Anatolie, il s'était senti encore plus attaché au pays de la révolution. Pouchkine était toujours

Extrait de la publication

aussi menu et solitaire dans son manteau de bronze. Élégant comme un dandy pétersbourgeois. Nâzım regardait le grand poète. N'ayant pas lu ses poèmes, il ne mesurait pas encore sa grandeur, trop occupé sans doute à parcourir inlassablement les œuvres de Marx et d'Engels. Il n'avait pas froid. Le feu de la révolution brûlait en lui, il tenait dans sa main le *Que faire ?* de Lénine et ses yeux bleus lançaient des éclairs. S'il en avait eu l'occasion, c'est au camarade Vladimir Ilitch qu'il aurait demandé ce qu'il fallait faire. Il a passé le reste de sa vie à chercher la réponse à cette question sans jamais la trouver. Même si, avec l'autorisation du Parti, il a monté la garde devant le tombeau de Lénine.

J'étais en train de penser aux événements qui ont suivi la mort de Nâzım, après le printemps de Prague, et qui ont mené à la destruction du mur de Berlin, et je me disais que le Parti avait disparu en emportant avec lui un passé peu glorieux, lorsque la serveuse aux cheveux rouges est venue m'apporter un message accompagné d'un second *Korn* que je n'avais pas commandé. J'ai lu ce qui était écrit sur le papier : « N'allez pas imaginer que je ne suis pas venu à notre rendez-vous. Je vous observais, assis sur un tabouret de l'autre côté du bar. Vous ne vous en êtes même pas rendu compte. C'est ce que l'on fait dans *ce genre* de rendez-vous. Comme l'a dit, dans un poème, Nâzım Hikmet, que nous autres, dans le Parti, appelions Şair baba, le "Papa Poète", celui qui mène le jeu "ne se montre pas tout de suite". J'ai les documents. Et les informations. Retrouvons-nous demain soir à la même heure, c'est-à-dire à cinq heures de l'après-midi, au Dressler. »

Ainsi donc, il m'avait suivi, il était entré derrière moi dans le café, et avant de repartir il avait pris le temps de m'écrire

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 103453 ( )
– Imprimé en France –

Extrait de la publication

Extrait de la publication